

Le colonel baron Charles LIEBRECHTS ne cessera, partant, de recommander de traiter les colonisés noirs comme des associés dans l'œuvre commune de civilisation. Il se gardait ainsi tout entier à l'idéal de l'auguste Patron auquel il consacra son dernier ouvrage : *Léopold II, fondateur d'empire*.

Maintes fois encore, quand il aura résigné ses fonctions de secrétaire général de l'Intérieur à l'État Indépendant du Congo, je croiserai le colonel baron LIEBRECHTS entre la place Royale et le bas de la ville, quartier des journaux. Chroniqueur régulier à l'*Étoile Belge*, collaborateur occasionnel de l'*Indépendance Belge* et autres organes de presse, c'est par la plume que cet éminent « léopoldien », suivant l'exemple de STANLEY, BANNING et A. J. WAUTERS, poursuivra l'apostolat colonial. Et nous voyons se réaliser celui-ci dans l'essor culturel de l'humanité africaine reprenant confiance dans les valeurs de sa race et se joignant à l'européenne pour l'amélioration d'un monde nouveau.

Je crois que cet exemple d'un homme d'action doublé d'un bon écrivain doit être souligné dans l'histoire de notre expansion au-delà des mers. Il n'est pas douteux, qu'en dehors de sa carrière de secrétaire général de l'Intérieur dans l'administration métropolitaine de l'État Indépendant du Congo, la collaboration assidue d'« Un vieux Congolais » au journal l'*Étoile Belge* a heureusement contribué à la défense de la politique coloniale suivie par la Belgique. L'auteur a détruit la fameuse légende des « cerveaux brûlés » en montrant que, dès l'origine, nos coloniaux appartiennent « à l'école des Cambier, des Hanssens, des Coquilhat, des Ramaeckers, des De Bruyne, et de tant d'autres, qui dorment là-bas leur dernier sommeil ».

Par ses voyages, notamment au Brésil où il constata et admira sans préventions les contacts entre blancs et noirs, le chroniqueur colonial justifiait, humainement,

les vues recueillies au cours de sa longue administration des affaires coloniales du roi Léopold II. De cette expérience, il conservait les plus justes espoirs, tel celui de voir « créer une société indigène évoluant par des procédés s'inspirant de la mentalité des autochtones, des us et coutumes transmis par la tradition et remontant à de longs siècles en arrière ».

Dans les formes traditionnelles des objets utilisés par les noirs et, tous, ingénieusement confectionnés ou ornés, s'inscrit un rythme d'art auquel Charles LIEBRECHTS n'a pas non plus été insensible. Il suffit pour s'en convaincre, de feuilleter ses *Souvenirs d'Afrique*, édités dès 1909. Ils sont abondamment illustrés de reproductions de huttes décorées, de pirogues dont le galbe gracieux fait penser à celui des gondoles vénitiennes, de coiffures bayanzi, de poteries, d'épingles à cheveux, de couvre-chefs, d'amulettes, d'épiloirs, de pipes, d'instruments de musique, de sièges, de paniers, de lances, etc. De tels dessins — comme ceux des gothiques illettrés — révèlent une humanité sensible !

Gaston-D. PÉRIER.

Un médecin-soldat :

LE DOCTEUR JOSEPH MEYERS

Le *Prix d'un Empire* est de 1943, la préface de son auteur, de 1913 et les événements qui s'y trouvent rapportés remontent à 1896-1899. On a un peu honte lorsque l'on fait ces rapprochements ; honte pour les éditeurs belges qui, si longtemps, ont méconnu une œuvre de hardiesse et de liberté ; honte aussi pour le public belge tenu, jusqu'à cette guerre-ci, pour plutôt incapable de goûter un récit d'aventure et d'héroïsme. Le prix de littérature coloniale échu à cet ouvrage a souligné la qualité du témoignage rapporté par le Dr MEYERS. Il n'a pas effacé l'indifférence manifestée à l'égard de l'un des plus curieux épisodes qui se soient rencontrés dans la vie d'un médecin promu commandant de forces armées. « Par le hasard », dit M. DESSART (l'éditeur), en réalité par Dhanis lui-même et de préférence à des militaires de métier, parce que ce médecin était le seul à connaître la langue des zanzibarites et le seul à posséder la confiance des soldats à l'égal de celle du grand chef.

Or, MEYERS avait forcé l'estime du grand chef précisément parce qu'il avait su gagner le cœur des soldats. A Boma déjà, avec une curiosité sympathique, il avait détaillé nègres portant costume en toile bleue, ceinture et fez rouge, et négresses parées d'étoffes légères et voyantes. A La Romée, il avait guéri d'une affection oculaire des Bango-Bango à la structure superbe dont l'anatomie eût tenté le ciseau d'un artiste. En amont des Stanley-Falls, les chansons improvisées de ses payeurs l'avaient charmé, de même que leurs marques d'approbation ou de protestation, leurs rires et invectives.

tives. A Lokandu, il s'était adjoint trois jeunes moricauds : un Likwangula, un Bangala et un Wabudje...

« Le Wabudje surtout me plaisait, écrit-il, par sa gaieté et sa faconde intarissable ; il s'appelait Kamelette et les Blancs l'avaient surnommé : l'Avocat » (p. 99).

A bord d'un steamer, le thaumaturge avait rappelé à la vie un enfant mort. Son détachement comptait des musiciens, chanteurs et danseurs batetela et bakusu ; un aide-infirmier : John BROWN, originaire d'une colonie anglaise ; deux sergents bangala : Mabruki et Epondo, qui lui rendirent les plus grands services et montrèrent un dévouement exemplaire. « Dans les circonstances difficiles, écrit encore le D^r MEYERS, Epondo ne me quittait jamais ». Et dans un rapport au commandant supérieur, après avoir décrit le pays infernal traversé au plus vite, la famine sur les talons, il exposait sa méthode de discipline :

« J'ai institué une sorte de conseil d'honneur formé de gradés noirs ; quand un de mes soldats commet une incartade quelconque, le cas est exposé devant le conseil qui propose la peine après avoir entendu le délinquant. Dans les premiers jours, j'ai eu deux cas, très anodins d'ailleurs, et j'ai dû tempérer la sévérité du jugement. Depuis lors, je n'ai plus eu le moindre sujet de plainte et mes indisciplinés sont devenus des soldats modèles » (pp. 148-149).

Les Likwangula l'intéressaient particulièrement : « Je me permets de dire un mot en faveur des Likwangula », mandait-il au commandant supérieur après un combat qui lui avait coûté 43 % de pertes (on considère généralement qu'une troupe est d'élite lorsqu'elle a perdu 30 % de son effectif), « pendant deux heures et demie, ils (les Likwangula) ont supporté le feu, j'ai été à même d'admirer leur bravoure... Ils ont subi des pertes énormes, tous les morts et tous les blessés, à part quatre ou cinq, sont des Likwangula » (p. 161).

Ceci dut se passer en mai 1898. En novembre, c'est-à-

dire au moment le plus sombre de la révolte batelela, quand il s'agissait de ramener au devoir des soldats égarés, et de les décider à combattre leurs frères de race, le Dr MEYERS, envoyé en mission parmi des rebelles, ne fut pas peu surpris de se voir rendre les honneurs par un groupe à la tête duquel se trouvait précisément Punda (1). « Dorénavant, je ne suis plus le chef, dit ce dernier, c'est à vous qui m'avez sauvé la vie que nous voulons obéir ». Des cris sauvages et enthousiastes saluèrent cette déclaration, bientôt confirmée en ces termes : « Vous êtes notre chef, vous pouvez compter sur nous à la vie, à la mort ». Et il en fut ainsi jusqu'au dernier combat (reprise de Kabambare, nuit du 30 au 31.12. 1898). Punda et ses hommes furent strictement aux côtés du Bwana Mganga. Après le retour de celui-ci en Belgique, ils formèrent la garde personnelle du baron DHANIS qui les appelait « ses meilleurs soldats ».

« Pour gouverner le Congo, écrivait le vice-gouverneur général en date du 5 janvier 1899, il faut connaître les mœurs du pays, l'histoire du pays, l'importance des chefs ; il faut savoir conduire les soldats, il faut savoir les faire patienter quand on ne peut payer leur solde, etc. ; il faut connaître leur langue et avoir de l'expérience : le meilleur officier d'Europe ne vaudra rien sans l'expérience » (pp. 281-282).

Plus que partout ailleurs, la connaissance de son métier n'est rien pour l'officier s'il ne s'y ajoute la connaissance affectueuse des hommes, la compréhension et même la prévision de leurs comportements et de leurs réactions. MEYERS fut un de nos grands officiers coloniaux et les leçons qu'il nous donne, sont celles que seule dicte une représentation humaniste de l'homme, de quelque couleur que soit sa peau.

LÉO LEJEUNE.

(1) Punda était un chef des rebelles.

Un soldat-mémorialiste :

OSCAR MICHAUX

Le commandant MICHAUX, du 1^{er} régiment de Lanciers, membre honoraire de la Société royale de Géographie, a publié ses souvenirs en 1907 sous le titre *Au Congo: Carnet de Campagne, Épisodes et Impressions de 1889 à 1897*. Comme on s'en rend compte, en ce temps-là, on ne s'improvisait pas spécialiste en matière coloniale et encore moins spécialiste de l'âme indigène. On décrivait pour rappeler certaines heures, heures heureuses ou malheureuses suivant les circonstances, parfois heures tragiques même, mais devenues, à la longue, par cristallisation, heures chéries, voire heures bénies, puisqu'on ne les revoit plus qu'à travers le prestige qu'apporte le recul du temps.

« Nos douleurs, nos souffrances, nos déceptions, écrit MICHAUX, les dangers que nous avons courus, ne nous apparaissent plus que comme de pittoresques incidents de voyage uniquement destinés à leur donner plus de relief, à leur servir de points de repère » (p. 3).

Et c'est, sans doute, ce qui fait que MICHAUX, le bon MICHAUX, ainsi qu'on l'appelait dans le temps, paraît n'avoir retenu, de son expérience africaine, que le meilleur. Il chasse l'hippo, tue une bête ; en attendant qu'elle émerge, il s'installe sur une petite île et prend une insolation. Là-dessus, il donne l'ordre du retour au poste et rentre en moins d'une heure grâce au dévouement des payeurs.

« Ceci me fut, écrit-il, une première preuve que le nègre a du cœur, de la reconnaissance et qu'il est capable de tous les dévouements lorsqu'il est bien traité » (pp. 59-60).

La conclusion, pour juste qu'elle soit, est un peu hâtive, et, en tout cas, l'exemple n'est guère probant, car j'imagine que la bête a été retrouvée, ensuite, par les noirs qui se sont bien gardés de laisser échapper une aussi belle pièce !

Qu'on n'aille cependant pas prendre le bon MICHAUX pour un naïf ! Cet officier a rapidement pris de l'expérience, et depuis ses premières armes, il sait que tout jugement est relatif. Pourtant, quand il apprécie le soldat congolais, il redevient absolu :

« Le soldat congolais est un être primitif admirablement doué, capable des actes les plus follement braves et des dévouements les plus complets » (p. 342).

Toutefois, Michaux prévient :

« Toute la question est de traiter le soldat congolais en homme et non en brute ; de savoir lui parler, de lui expliquer ce qu'on attend de lui, en un mot, de lui témoigner de l'amitié et de la confiance, de le rehausser à ses propres yeux. Quand on le conduit dans ces conditions, on peut tout lui demander, car il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de son courage discipliné. C'est le bon chien qui n'a d'autre volonté que celle de son maître et qui, au besoin, se fait tuer pour lui » (p. 343).

Les officiers de Tabora et de Mahenge, de Gambela et de Saio, n'ont rien à reprendre à cette opinion si ce n'est, peut-être, qu'ils l'aimeraient un peu plus nuancée. Mais il faut tenir compte des circonstances de temps, de lieu et de personne. On doit se souvenir qu'il s'agit de la période héroïque, des régions méridionales du Congo où les Bakwa N'Gombé (traduisez : Enfants de la Vache), étaient encore tout à fait sauvages : le regard défiant, le geste exubérant, aussi peu vêtus que possible et toujours sur la défensive et qu'enfin, Chibalanga (Le Grêlé, surnom de MICHAUX) apparaissait à ses hommes non seulement en foudre de guerre, mais encore en chasseur heureux et en sorcier bénéfique. Qu'on ajoute aux dons pré-

cieux que supposent ces titres, celui, précieux aussi, de la sympathie envers les hommes, et l'on complétera le personnage dont les observations ont, de loin, précédé celles d'africanistes récents soi-disant découvreurs de l'Art noir, et qui ne l'ont même pas lu ! Il a admiré les habitants du Sankuru, très habiles aux ouvrages manuels :

« Ils confectionnent, entre autres choses, des nattes et des étoffes indigènes qui sont réellement superbes ; ainsi que des haches, des lances, des couteaux et des gobelets en bois qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre et dénotent par leur originalité et leur fini, beaucoup de goût et d'art chez ces artistes, enfants de la Nature » (p. 93).

Il a signalé la « télégraphie acoustique » des Batempa (p. 124). Il a vu danser deux cents gnomes Batwa : « deux cents poupées à grosses têtes se trémoussant sur fond d'incendie tout à fait fantastique » (p. 172). Enfin, il a éprouvé un plaisir sans mélange, presque de l'extase à contempler un quadrille de seize fillettes de 10 à 12 ans (18 à 20 ans en Belgique) dans une danse des plus sauvages et, en même temps, des plus gracieuses que, dit-il, il ait jamais vues :

« Leurs danses, qu'elles exécutèrent le soir à la lueur des feux de bois-de-senteur, avaient quelque chose de féerique » (p. 144).

Heureusement que MICHAUX avait pris le soin de nous avertir que, n'étant pas littéraire, il n'essaierait point de « poétiser » ni de « dramatiser » !

N'empêche que, toute plaisanterie mise à part, on peut admettre que son témoignage est personnel et vrai, et qu'en publiant son *Carnet de Campagne*, il a continué de servir la cause coloniale en Belgique comme il l'avait fait au Congo et, suivant le témoignage, court mais excellent, du général Henry DE LA LINDI, « avec distinction ».

LÉO LEJEUNE.

Seconde conférence (*)

(*) Cf. Appendice I : *Nos Conférences et la Presse coloniale belge*, p. 238.

Trois touristes avant la lettre :

EDMOND PICARD, JAMES VANDRUNEN
ET CHARLES BULS

I

Il ne me déplaît pas d'étiqueter de la sorte trois écrivains de chez nous que l'amour des voyages fit se rendre au Congo dès avant 1900 : Edmond PICARD que d'étranges vacances qu'il pensait couronner par une semaine de rêve dans la vallée d'Orotava, menèrent *en Congolie* où il séjournerait du 29 août au 3 octobre 1896 et atteindrait les chantiers avancés du « chemin de fer-joujou », un peu au-delà de Tumba ; James VANDRUNEN, dont *Heures africaines* sont les notes d'un voyage du 11 juin au 6 août 1898 au cours duquel il représenterait un journal bruxellois aux fêtes inaugurales du même chemin de fer heureusement achevé, et atteindrait ainsi le Stanley-Pool ; Charles BULS enfin, parti d'Anvers avec VANDRUNEN pour représenter aux cérémonies de Boma, Matadi, Tumba et Léopoldville, la ville de Bruxelles dont il est le bourgmestre, mais que sa quête de *Croquis congolais* entraînera jusqu'au Stanley Falls et qui ne rentrera au pays qu'en octobre seulement.

Tous les trois, ces pionniers du tourisme congolais appartiennent à l'*intelligentia* métropolitaine à plus d'un titre. PICARD est avocat, philosophe du droit, grand universitaire, conteur et romancier, poète et dramaturge, critique et journaliste et le premier socialiste arrivé au Sénat. VANDRUNEN est ingénieur, professeur à l'Université libre de Bruxelles, auteur déjà de poèmes

en prose et autres fantaisies, de contes folkloriques, de notes de voyage et de feuilletons critiques. Quant à BULS, cet orfèvre de race est le plus fin des esthètes et le plus inlassable des voyageurs. Il s'est distingué à la Chambre belge et dans sa magistrature communale bruxelloise par ses initiatives dans le domaine de l'éducation populaire et dans celui des grands travaux urbains. Il est de surcroît homme d'œuvres et de bonne plume.

Sans doute ces précurseurs ne feront-ils qu'entrevoir notre empire africain à peine reconnu par ses bâtisseurs même. Sans doute ne pourront-ils observer la race noire qu'en ses moins fiers échantillons et ne le feront-ils qu'à l'aide d'interprètes. Il reste que leurs opinions refléteront l'opinion de leurs informateurs et que celle-ci, dût-elle, par la suite, apparaître erronée, injuste ou illusoire, présente ici, pour nous, le plus vif intérêt.

II

C'est un fort contingent de noirs du Sénégal embarqués à Bathurst et destinés aux travaux d'avancement du chemin de fer congolais qui révèle la race « nègre » à l'auteur de la *Forge Roussel*. Ces passagers de pont sont tellement nombreux qu'on doit les entasser tout partout sur le pont et que cet entassement fait apparaître mieux « la parenté simiesque » de ceux qui le subissent, « avec leurs fronts fuyants, leurs yeux à sclérotique injectée de bitume, leurs dents de carnassiers, incessamment visibles et menaçantes ». La grâce tanagrénne de l'une ou l'autre femme retient à peine l'attention du voyageur et si la « négrillonne gentillesse » d'un enfant l'attendrit, elle évoque à ses yeux « une pâquerette noire éclore sur un fumier » ! Et voici qu'il prend peur. « Que deviendrons-nous, les blancs, si cette animalité, par la colère de la faim, des intempéries, du regret d'avoir

quitté les terres natales, en vient à s'insurger ? », se demande l'ancien mousse du *Vasco de Gama*.

» — Nous les domptons avec des jets de vapeur », lui répond un officier.

» — Mais s'ils agissent la nuit, par surprise, comme des chacals ? »

Or, la peur n'est point seule à inspirer à l'Oncle ses terribles appréciations. Trop de partis-pris l'encombrent : parti-pris darwiniste, parti-pris raciste, parti-pris aryen, parti-pris antisémite. Pour lui, si les négro-africains se présentent avec des dents de « carnivores mal guéris de l'anthropophagie », un crâne étroit enserrant une cervelle aux girations obscures, un nez camus, des lèvres charnues, une peau pigmentée, etc., à ces « différences zoologiques de la peau et des traits d'avec les nôtres, correspondent les différences psychiques, les vraies, les cardinales » et c'est là que doivent regarder ceux qui, « enfantinement », s'obstinent à poser encore le problème de l'assimilation du noir au blanc, par l'éducation et le temps. On ne fera jamais accomplir au noir le chemin historique, immense et cruel que notre race, à nous, a parcouru au milieu des enthousiasmes et des souffrances. On ne réalisera jamais l'unification de ces Chamites et des Aryens que nous sommes, par une éducation qui suppose « puérilement » que les âmes se transforment plus aisément que les corps par ces mélanges des sangs qui sont mélanges de tares, toujours, mélanges de qualités, jamais. Ah ! certes, le noir est-il étonnamment imitateur, mais franchira-t-il jamais l'abîme qui sépare l'imitateur du créateur ? Si parfait imitateur soit-il, il aura toujours besoin du cerveau directeur d'un Aryen. Et notre Oncle de se rallier aux vues de Gustave LE BON, selon qui les races nègres sont capables de rudiments de civilisation, mais de rudiments seulement.

Heureusement PICARD ajoute-t-il ceci, que l'impossibilité congénitale où se trouve le noir de s'assimiler au

blanc ne saurait autoriser celui-ci à le traiter en bête de somme ou de labour, s'insurge-t-il contre les attitudes de certains colons mal équilibrés envers leurs travailleurs et se réjouit-il de la sévérité de l'E. I. C. et de ses magistrats envers ces colons-là !

III

James VANDRUNEN, lui, n'a éprouvé ni horreur ni terreur à la vue de l'homme noir. Loin de là. Mais il s'est borné à en animer, comme épisodiquement, les vastes ensembles descriptifs dont sont faites ses *Heures africaines*, atlantiques ou congolaises. Il admire à Dakar les beaux gars bien rablés qu'y sont les nautoniers, et les belles créatures élémentaires, belliqueuses et tendres, que sont leurs femmes. A Banana, ce sont les mariniers de l'État Indépendant, types d'énergie gaillarde et docile à la fois, qui requièrent son admiration et, à Matadi, ce sont nos miliciens, irréprochablement propres, le fez rouge sur l'oreille, accompagnant sérieusement leurs épouses au marché, parmi les jeunes négresses qui y représentent la galanterie locale, hameçonnant l'attention par des rires aigus. Et si, à Tumba, l'accoutrement des notables du cru lui rappelle certaines imaginations de parodistes, certaines fumisteries d'étudiants, certaines énormités de mascarade, notre auteur d'ajouter aussitôt :

« Et l'on pense que peut-être, la tenue de ces fiers et misérables primitifs, leurs chiffons symboliques, leur loques prétentieuses et leurs panaches dépenaillés ne sont, au fond, guère moins explicables ou moins convaincus que certaines dorures ou aigrettes, couleurs de rubans ou formes de chapeau consacrant de l'officialité ou des grades dans notre très supérieure civilisation. Simplement, nous assistons à une démonstration sociologique découvrant l'initiale évolution des conventions qui s'imposent à tout assemblage d'hommes ».

Et c'est tout juste si cet excellent humaniste ne justifie point par une sagesse recuite où nous n'atteignons plus, la placide nonchalance, la hautaine paresse, la magistrale lenteur de quatre hamacaires observés à Léopoldville et grandiosément « flemmards ». Combien ne devons-nous pas regretter que l'auteur de *Flemmoso* n'ait pas même songé, semble-t-il, à se faire un avis sur la perfectibilité du noir, se bornant à enregistrer, dans ce domaine, les plaintes de style, en ce temps-là, sur les défauts des noirs à l'état ancillaire et sur la naïveté des jeunes substitués.

IV

Charles BULS, lui, nous fait confiance dès les premières lignes de ses *Croquis congolais*, de la complexité des questions qui l'obsèdent : L'indigène est-il capable de progrès matériel, intellectuel et moral ? Si oui, à qui faut-il confier son éducation ? Si non, par quelle discipline peut-on former sa conscience ? Faut-il dompter, gagner ou assimiler les peuples africains ? Faut-il les diriger de la Métropole, les gouverner sur place, les intégrer dans un état colonial autonome ou les émanciper un jour ?

Quelles réponses vont fournir à ces graves questions, les observations rapides que pourra faire sur place l'aimable voyageur et les avis que pourront lui donner les sédentaires qu'il pourra interroger ?

C'est d'ailleurs libéré de tout parti-pris raciste et aryen qu'il observe et qu'il interroge. Si certaines « faces bestiales », certains « museaux prognathes », certaines « cascades de chairs » le répugnent, sans d'ailleurs l'apeurer, il admire sans ambages des femmes dont la démarche a la noblesse de celle des canéphores du Parthénon et des hommes plus proches du Pâris asiatique que de l'Hermès arcadien, mais beaux, bien découplés et

harmonieusement proportionnés. L'attitude de passagers noirs retrouvant les leurs à la descente du bateau qui le porte, lui inspire cette remarque que quelle que soit la couleur de la peau, les sentiments qui attachent une mère à sa fille, un époux à sa femme, sont les mêmes par toute l'humanité.

De ses observations et de ses entretiens, BULS tire deux conclusions. Le blanc ne pouvant jamais jouer, dans l'économie coloniale de l'avenir, qu'un rôle de cerveau dirigeant, il lui faudra bien étudier le noir pour déduire de cette étude la conduite à tenir envers lui. D'autre part, le travail physique des noirs étant indispensable à cette économie, il s'agit, même si l'on perd son savon à blanchir un nègre, d'user de lui au lieu d'en abuser, par intérêt, sinon par humanisme.

Incroyant, BULS n'a pu accepter les vues que lui avait exprimées le jésuite tournaisien LIAGRE, suivant lesquelles une adaptation progressive parallèle au progrès matériel et intellectuel pouvait amener les noirs à conformer leurs actes à l'éthique religieuse des blancs. Il s'est contenté d'avouer l'insuffisance de son expérience sur ce point cependant essentiel si l'on admet avec Alexis CARREL que le cosmos des savants et des mathématiciens n'est pas tout le Cosmos et que le cycle de la Grâce, suprême récompense de ceux qui ont cherché avec passion le principe de toutes choses, fait partie intégrante de l'Univers humain.

J.-M. JADOT.

Deux témoins de la « reprise » de 1908 :

ÉMILE VANDERVELDE
ET FRED. VAN DER LINDEN

Nous ne pouvons vraiment pas ne pas citer à cette barre, parmi les grands témoins de notre humanisme colonial, Émile VANDERVELDE. L'éloquence relève incontestablement de la littérature et le grand homme d'État dont je viens de citer le nom fut un grand orateur, homme de bien, habile à bien dire. Un historien de nos Lettres souligne que sa langue est celle d'un lettré, voire celle d'un puriste, s'étonnant par ailleurs, non sans nous étonner un peu à notre tour, de ce qu'on sût tirer d'une langue aussi belle l'éloquence qui convainc. Le leader socialiste fut encore, d'ailleurs, un écrivain politique de premier plan et même un excellent écrivain de voyages, si l'on prend en considération son ouvrage sur *Les derniers jours de l'État Indépendant du Congo*, ce qu'il a mis des observations personnelles qu'il put faire à Léopoldville, lors du procès Morrisson, dans son étude sur *La Belgique et le Congo*, publiée chez Alcan, son *Pays d'Israël*, publié chez Rieder, et son *A travers la Révolution chinoise*.

Écrivain, Émile VANDERVELDE, on vient de le voir, s'est à plus d'une reprise inspiré du Congo. Aussi bien, son attitude envers le Roi-Souverain et son œuvre fut-elle infiniment plus nuancée, en 1907 et 1908, que celle des DESTRÉE, des BERTRAND et des autres parlementaires et dirigeants socialistes de chez nous. C'est même, en quelque mesure, à raison de son désaccord temporaire avec

ses amis sur l'opportunité de l'annexion du Congo par la Belgique qu'il entreprit son premier voyage au Congo. On peut dire de lui qu'il acceptait le legs impérial du Roi, mais à la seule fin d'en pouvoir amender l'administration dans un sens plus « socialiste » de la dignité humaine des indigènes, de leurs libertés et de leurs droits réels. Apprenant à Irebu le vote de la Chambre des Représentants du 20 août 1908, il écrivit dans son journal :

« Les hourrahs éclatent et je regarde avec une émotion nouvelle cette terre devenue nôtre où nous aurons de si grands devoirs à remplir ! »

Il fallait évidemment s'attendre à ce que, dans le cœur de l'écrivain, le noir congolais rejoignît les autres damnés de la terre à la libération desquels il s'était attaché, tout comme aujourd'hui, dans la politique inspirée de l'idéologie sartrienne, juifs, nègres et prolétaires s'unissent pour l'action. C'est avec le parti-pris que l'on conçoit aisément, qu'il observe et qu'il juge.

Il admet à la fois, chez le noir qu'il observe, paresse et stagnation allant jusqu'à sordidité, mais sans se demander si ceci ne vient pas de cela. Il s'indigne par ailleurs des peines corporelles, du travail imposé, des règlements scolaires sévèrement sanctionnés, sans non plus se demander si peines, coercitions et sanctions ne sont pas plus éducatives qu'intéressées et le seul remède possible, au temps envisagé, contre la paresse précédemment constatée et ses fâcheuses incidences sur la vie des natifs.

Quoi qu'il en soit et quelque excessives qu'aient été les sévérités du leader socialiste à l'endroit du régime léopoldien, nous les lui pardonnerons volontiers à raison de l'humanisme foncier qui les inspire, et nous vous lirons ici une de ses plus belles pages, histoire lamentable et qui montre bien, nous dit le narrateur, combien il est